

La sociologie de la reconnaissance scientifique : généalogie et perspectives

Pierre VERDRAGER

Résumé

Alors que la sociologie de la reconnaissance fait en France l'objet d'un fort regain d'intérêt, l'auteur se propose ici de retracer à grands traits la généalogie de la sociologie de la reconnaissance scientifique. Ce faisant, il montre que c'est bien avec la sociologie des sciences, et notamment avec R.K. Merton, que la sociologie de la reconnaissance a fait ses premiers pas. En effet, celui-ci accordait une place importante à cette question dans sa sociologie de la science. Dans son sillage, les frères Cole ou H. Zuckerman ont grandement approfondi l'analyse des dispositifs de reconnaissance, qu'il s'agisse des citations, des distinctions ou des positions. Il fallut attendre quelques décennies pour que, en France, la nouvelle anthropologie des sciences, d'un côté, et la sociologie critique, de l'autre, chacune à sa manière, prolongent et amendent, de façon finalement assez peu radicale, le travail de l'école mertonienne. La mise au point de ce panorama de quelques grands courants d'idée permet à l'auteur de mieux se positionner afin de dresser le portrait de ce que pourrait être une nouvelle sociologie de la reconnaissance scientifique où les sociologues prendraient la mesure non plus de la grandeur des êtres en présence, mais de la capacité à évaluer et à critiquer la mesure de cette grandeur par les acteurs qui peuplent le monde de la science.

Mots-clés : Constructivisme – Prix – Récompense – Reconnaissance – SCI.

Abstract : The Sociology of Scientific Recognition : Genealogy and Perspectives

While the sociology of recognition has benefited from a strong resurgence of interest in France, the author proposes here to broadly outline the genealogy of the sociology of scientific recognition. In doing so, he shows that it is to the sociology of the sciences, notably R.K. Merton, that the sociology of recognition owes its beginning. In fact, Merton gave an important role to this question in the sociology of science. In his wake, the Cole brothers and H. Zuckerman greatly deepened the analysis of measuring recognition, whether through citations, awards, or positions. In France, it wasn't until several decades later that the new anthropology of science on the one hand and critical sociology on the other – each in its own way and making few changes of consequence – prolonged and amended the work of the Mertonian school. The development of this panorama of main currents makes it possible for the author to better position himself to draw the portrait of what could be a new sociology of the scientific recognition where the sociologists would no longer judge the grandeur of the people in their presence, but of the capacity to evaluate and criticize the measurement of this grandeur by the actors who make up the world of science.

Key-words : Award – Constructivism – Recognition – Reward – SCI.

L'article qu'on va lire propose un panorama des principales contributions théoriques dans le domaine de la reconnaissance scientifique¹. Si celui-ci cherche à mettre en perspective les récentes propositions qui ont été faites dans ce domaine par la sociologie compréhensive, il ne vise pas moins à rendre compte de manière impartiale des principales positions théoriques des sociologues ayant abordé le sujet. Si la question de la reconnaissance est, depuis quelques années, plus fréquemment traitée, notamment par certains philosophes ou essayistes qui considèrent la reconnaissance comme absolument essentielle à toute existence humaine², elle l'est sans doute moins par les sociologues qui ont peut-être tendance à considérer cette question comme passablement subalterne. Mais l'enquête empirique apporte un démenti cinglant à ce mépris : la question de la reconnaissance semble, aux yeux des acteurs, un problème central, voire vital, ce qu'arrivent d'ailleurs très bien à comprendre ceux qui en manquent...

Nous tenterons, d'abord, de voir que les principales contributions sociologiques dans ce domaine viennent d'outre-Atlantique et, tout particulièrement, de l'université Columbia où Merton était Professeur. Nous pourrons, ensuite, nous rendre compte que, en France, Pierre Bourdieu et son école, se sont inscrits dans la tradition inaugurée bien des années plus tôt par Merton. Enfin, nous tenterons de voir comment l'approche compréhensive, notamment par l'abandon de la posture critique, peut se donner les moyens de comprendre des phénomènes qui, auparavant, demeuraient à peu près inexpliqués.

La reconnaissance scientifique : les premières approches

C'est avec la sociologie des sciences américaine, notamment R.K. Merton (1910-2003) et son école, que la sociologie de la reconnaissance a fait ses premiers pas importants. Merton était au carrefour de deux positions : d'une part, l'abandon d'une sociologie des sciences centrée sur les produits (épistémologie) au profit d'une sociologie centrée sur l'activité elle-même, dans la double dimension de la production et de la réception ; et d'autre part, la sociologie fonctionnaliste américaine, héritière de Parsons, postulant l'adéquation des faits sociaux aux nécessités de fonctionnement de « la société ». Merton et ses élèves avaient inclus dans leur programme de sociologie des sciences la question de la reconnaissance (*recognition*). C'était là un travail pionnier, car s'il apparaît aujourd'hui de plus en plus évident que la question de la reconnaissance est une interrogation sociologique de premier ordre, c'était sans doute loin d'être le cas dans les années 1950 et 1960. L'ouvrage *The Sociology of Science* (1973)³ a ainsi laissé des traces chez bien des sociologues de cette époque, et les conclusions auxquelles Merton aboutit sont encore discutées dans les travaux les plus récents⁴. Dans cet ouvrage de grande envergure, l'auteur tente de comprendre les mécanismes complexes qui sont au principe du fonctionnement du monde de la science, parmi lesquels figure ce qu'il nomme le *reward system of science*. Merton y constate qu'il n'existe pas *une* manière d'attribuer de la reconnaissance, mais bien *plusieurs* : cette sociologie de la reconnaissance s'est donc d'emblée posée comme pluraliste.

Parmi les différentes manières d'attribuer de la reconnaissance, Merton évoque l'*éponymie*, opération qui consiste à donner son nom à une découverte. D'ordinaire, le nom du découvreur disparaît derrière la découverte, cette disparition fonctionnant comme la

¹ Je remercie vivement Nathalie Heinich pour sa relecture attentive de ce texte.

² Cf. notamment HONNETH, 1992 ; TODOROV, 1995, chap. III.

³ Cet ouvrage est une compilation d'articles dont la publication s'est échelonnée de 1935 au début des années 1970.

⁴ Cf. BOURDIEU, 2001.

garantie que ce qui a été découvert pouvait bien prétendre à l'autonomie, indépendamment de tout « découvreur »⁵. Mais lorsqu'une découverte est vraiment exceptionnelle, le maintien de la trace onomastique peut être un des moyens par lesquels la communauté des savants et, plus généralement, la communauté des humains, rend hommage à celui, ou celle, qui a fait profiter l'humanité de son invention.

Par ailleurs, les prix scientifiques sont au nombre des dispositifs qui permettent l'attribution de reconnaissance. Celle-ci, selon Merton, permet de faire le tri entre les petits et les grands scientifiques et de récompenser ceux qui sont d'un grand mérite et ceux dont le mérite est moindre. L'idée de Merton est que si le « génie » n'est pas reconnu et n'est pas honoré, risque alors d'émerger un monde dans lequel le potentiel des talents peut ne pas se réaliser. Selon Merton, un univers qui ne saurait pas distinguer, au double sens cognitif et honorifique, les plus méritants, se pénaliserait lui-même dans la mesure où personne n'aurait objectivement intérêt à l'excellence, celle-ci ne générant plus aucun profit tant matériel (argent) qu'immatériel (prestige). Merton adosse donc sa théorie de la reconnaissance à une théorie de l'action : l'attribution des récompenses ou, plus généralement, de la reconnaissance n'est pas seulement un principe « constatif » d'ordre et de justice, mais également un dispositif « performatif » – pour reprendre deux termes empruntés à la linguistique pragmatique⁶ – qui permet d'encourager la bonne recherche. Le fait de convenablement donner de la reconnaissance permet d'engager le monde de la science dans un cercle vertueux où la recherche de l'excellence est sanctionnée de façon positive et, inversement, la recherche médiocre est sanctionnée par la pire de toutes les punitions, dès lors qu'on se place dans un espace public : le silence⁷. Selon Merton, c'est donc dans l'attribution de reconnaissance que s'associent l'*exigence de justice* – qui s'accomplit par l'hommage rendu à ceux qui ont beaucoup mérité – et l'*exigence d'efficacité* – puisque les meilleurs sont encouragés à prospérer. Et pour que l'efficacité de la reconnaissance soit totale, il convient que ceux qui attribuent cette reconnaissance soient les bonnes personnes, à savoir non pas le grand public, mais les collègues, les pairs⁸.

De la description à la prescription

Mais Merton ne s'arrête pas en si bon chemin descriptif : en effet, la dimension *critique* prend une place considérable dans sa sociologie de la reconnaissance, comme on va le voir. Décrivant les valeurs cardinales qui sont au principe de l'organisation du monde scientifique – universalisme, scepticisme organisé, communisme de la propriété intellectuelle, humilité face aux autres et aussi, bien sûr, désintéressement⁹ –, Merton tente de révéler les intérêts cachés des acteurs en présence. Cette révélation s'effectue par un mouvement pendulaire entre, d'une part, les apparences trompeuses – le « prétendu désintéressement » – et, d'autre part, la réalité profonde – où se dissimulent les intérêts cachés que le sociologue sait débusquer. La contribution sociologique se vit comme une dénonciation de l'*exigence de reconnaissance* sous l'*apparent désintéressement*. La référence aux controverses alimente cette dénonciation afin de montrer à quel point les

⁵ Sur le processus de disparition du nom d'auteur, cf. LATOUR, 1993, 81.

⁶ Cf. AUSTIN, 1962.

⁷ Cela ne veut pas dire que Merton n'avait pas repéré des effets pervers de la recherche de reconnaissance, comme le recours au plagiat ou bien encore la publication prématurée. Cf. MERTON, 1973, 323. Cf. également sur ce sujet HAGSTROM, 1965, 52.

⁸ MERTON, 1973, 422. Pour un examen des « conditions de félicité » de l'attribution de reconnaissance, cf. également HAGSTROM, 1965, 33-35.

⁹ MERTON, 1973, 303.

acteurs sont « intéressés » par l'objet qui les occupe. Cet « intéressement » se révèle par exemple dans les controverses qui visent à revendiquer la paternité d'une découverte. Ces controverses fonctionnent comme des révélateurs du fait que les scientifiques ne s'attachent pas à leur activité par pur « amour de l'art », mais bien pour quelque chose d'autre. C'est dire si la sociologie de la reconnaissance mertonienne est prédisposée à culpabiliser tous ceux qui, par exemple, exprimant leur désir de reconnaissance, violeraient l'*éthique de désintéressement* censée gouverner le monde de la science, et qui figure en bonne place dans la modélisation sociologique.

Mais ce n'est pas tout : Merton stigmatise également l'injustice que la reconnaissance produit parfois, soit en privilégiant des individus aux dépens des collectifs, comme on le verra un peu plus loin, soit en écartant des gens pourtant jugés très importants par le « tribunal de l'histoire des sciences ». On voit donc que la justice produite par le fait de récompenser les plus méritants ne va pas sans l'injustice induite, si l'on peut dire, par les « erreurs sur la personne ». La *révélation* des intérêts cachés ou des dysfonctionnements éventuels des dispositifs de reconnaissance fonctionne comme une *relativisation* de leur pertinence. La topique de l'omission des grands scientifiques non ou insuffisamment reconnus fournit ainsi un des leviers fondamentaux de cette relativisation. L'examen rétrospectif de tous les oubliés de l'histoire des sciences permet de relativiser la pertinence descriptive des dispositifs de reconnaissance. Cette approche permet de faire comprendre que ceux qui attribuent des récompenses doivent éviter le double écueil d'une sélectivité excessive – avec le risque de passer à côté d'un scientifique méritant – et d'une sélectivité insuffisante – avec le risque de couronner quelqu'un qui ne mérite pas suffisamment¹⁰. Comme on le voit, Merton rend coextensives la description sociologique et la dénonciation des injustices. C'est dans cette optique qu'il fait référence à ceux qui occupent, à l'Académie française, la « 41^e place » – la place de ceux qui n'en ont pas. Le fait que le nombre de places soit invariable, selon le principe du *numerus clausus*, alors que le nombre de méritants ne l'est pas nécessairement, est générateur d'injustices qu'il appartient au sociologue, selon lui, de dénoncer. Ainsi, prenant l'exemple de l'Académie française, Merton dresse une liste qui fonctionne comme un réquisitoire visant à saper l'efficacité descriptive des dispositifs de reconnaissance : Descartes, Pascal, Molière, La Rochefoucauld, Bayle, Rousseau, Saint-Simon, Diderot, Stendhal, Flaubert, Zola, Proust, ont beau être des figures particulièrement éminentes et centrales de la culture française, ils n'ont jamais le moins du monde appartenu à l'assemblée des Immortels. Cela conduit Merton à dénoncer l'*arbitraire de la distribution* des places : « Que le nombre de nominations soit fixe ou non, il est toujours difficile de décider de la position du point de rupture. Cela restera arbitraire et je suppose que c'est inévitable. Même si nous pouvions prendre la mesure des degrés d'excellence avec une grande précision, il resterait toujours le problème du traçage de la limite entre ceux qui obtiennent une reconnaissance de valeur et ceux qui obtiennent une reconnaissance d'une valeur moindre ou pas de reconnaissance du tout »¹¹. Le sentiment d'arbitraire des sélections – où l'on s'offusque que, par une sorte de « folie des grandeurs », on ait grandi des petits par des prix ou des places et, symétriquement, rapetissé des grands par le silence – est un point fondamental dans la sociologie mertonienne.

Cette « folie des grandeurs » peut aussi se manifester par ce que Merton appelle « l'effet Matthieu ». Le phénomène ne caractérise plus l'*erreur de jugement* de ceux qui allouent la reconnaissance, mais l'*effet de monopolisation de la reconnaissance* qui fait qu'on a

¹⁰ On a examiné, dans le domaine littéraire, comment cette double contrainte caractérisait fortement la relation qui lie une œuvre à son critique (cf. VERDRAGER, 2001).

¹¹ MERTON, 1973, 435.

tendance à récompenser ceux qui sont déjà dominants ou, selon l'expression de Pierre Bourdieu, à « privilégier les privilégiés » : « Les scientifiques éminents obtiennent du crédit de façon disproportionnée pour leurs contributions à la science, alors que les scientifiques d'une moindre renommée obtiennent proportionnellement moins de crédit pour des contributions scientifiques d'un niveau comparable »¹². Il ajoute plus loin : « Les riches sont de plus en plus riches dans la mesure même où les pauvres sont, relativement, de plus en plus pauvres »¹³. Ici, Merton se place dans une position *explicative* : il s'agit, d'une part, de rapprocher la position occupée dans la structure sociale de la science (*social structure of science*) et, d'autre part, d'évaluer le niveau de reconnaissance accordé. Merton en arrive à constater, par exemple, qu'un petit nombre d'institutions prestigieuses récolte la plupart des distinctions¹⁴. Ici, Merton cherche à comprendre *ce qui fait qu'on a un prix*. Ce qui est mis en cause dans l'analyse mertonienne, c'est le manque de fluidité distributionnelle de la reconnaissance, dont le modèle idéal vise une proportion pure et parfaite entre la grandeur du travail et celle de la reconnaissance accordée pour le récompenser. En effet, la position de surplomb de certains acteurs du monde scientifique contribue à renforcer l'accumulation de capitaux, sous quelque forme que ce soit. On voit donc que la théorie de la reconnaissance mertonienne est doublement critique : elle l'est d'un point de vue constatif, puisque la reconnaissance ne va pas forcément à la grandeur ; elle l'est du point de vue performatif, puisque la reconnaissance est susceptible d'engendrer bon nombre d'effets pervers, parmi lesquels le renforcement des inégalités¹⁵. La critique sociologique de Merton repose donc essentiellement sur le croisement de la dimension constatative de l'arbitraire de la reconnaissance avec la dimension performative du renforcement des inégalités.

À cela, Merton ajoute un autre argument : injuste, la reconnaissance le serait également car elle ferait la part trop belle aux *individus aux dépens des collectifs*. On sait que la question ne va pas de soi dans le monde scientifique où les « collectivistes » – qui considèrent que les faits scientifiques sont essentiellement produits par des équipes – s'opposent, parfois de façon vive, aux « individualistes » – lesquels estiment que ce sont avant tout des individus déterminés – des *personnes* – qui font les découvertes, les laboratoires n'étant que des adjuvants, utiles certes, mais pas absolument fondamentaux¹⁶. Conformément au « paradigme sociologiste »¹⁷, Merton choisit de trancher le débat en se positionnant au pôle « collectiviste ». La démarche sociologique vise alors la réinscription de la découverte dans le « contexte social » afin de faire apparaître derrière la personne, qui prend toute la place, le « personnel », lequel est peu ou prou privé, à la production, de la paternité de la découverte et, à la réception, de la reconnaissance qui la récompense : « L'augmentation du travail d'équipe ne rend pas seulement problématique la reconnaissance des contributions des individus par *les autres*, mais également par *eux-mêmes* »¹⁸.

À cet égard, cette démarche critique n'est pas sans rappeler le schème des controverses théologiques et, bien plus tard, artistiques, où se négocie la position pertinente de la source énonciative, depuis le pôle collectif jusqu'au pôle personnel. Une telle démarche sociologique, visant à dénoncer la place du collectif derrière l'action individuelle, a pour conséquence d'instrumentaliser une des parties de la controverse afin d'étayer une

¹² *Ibid.*, 443.

¹³ *Ibid.*, 457.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Sur la « *self-fulfilling prophecy* », cf. MERTON, 1973, 456.

¹⁶ On comprend pourquoi la question de la signature scientifique devient un enjeu fondamental. Cf., à ce sujet, BIAGIOLI, 1999, 12-30.

¹⁷ Cf. HEINICH, 1998.

¹⁸ MERTON, 1973, 332.

conception sociologique – en l'occurrence, collectiviste – du travail scientifique. Les paroles des enquêtés ne sont plus des moments d'une controverse entre protagonistes engagés dans une lutte visant à imposer une conception du monde, mais un étai sur lequel la théorie sociologique vient prendre appui en l'instrumentalisant : « Un des effets de la recherche à grande échelle, avec ses grosses équipes de travailleurs, se manifeste par une sorte d'anonymat de ses membres. Ainsi, l'éditeur des *Physical Review Letters* évoque "la difficulté d'affecter le crédit à des individus pour leurs contributions" et évoque, comme cas-limite, "une lettre qui était signée par trois instituts ; les physiciens participants n'étant pas mentionnés, pas même dans une note de bas de page... Dans le même numéro (...), nous publions une autre lettre sur un sujet identique, mais cette lettre donne les noms de dix-sept auteurs provenant de deux institutions. Il devient clair que, ici comme dans d'autres précédents papiers à auteurs multiples, le rôle du chercheur individuel est à peu près impossible à estimer" »¹⁹.

Par ailleurs, la référence aux découvertes mises au jour simultanément par des scientifiques différents en des endroits distincts – voir l'exemple canonique du calcul différentiel trouvé en même temps par Leibniz et Newton – vient, comme on s'en doute, alimenter sa démonstration²⁰. La critique par dépersonnalisation est solidaire d'une conception réaliste du monde où les chercheurs sont des découvreurs essentiellement remplaçables face à un réel déjà là en intégralité, qui existe indépendamment de nous, attendant d'être découvert. À l'inverse, la vision constructiviste se caractérise donc par une augmentation des coûts de substitution des chercheurs. Puisqu'il n'existe plus de « découvertes » mais des « constructions » plus ou moins résistantes à la critique, plus ou moins solides dans le temps, alors le rôle des scientifiques devient prépondérant. On comprend pourquoi le vocabulaire constructiviste donne toute sa place au chercheur en faisant le pari que le monde dans lequel nous vivons aurait peut-être été tout autre si tel ou tel grand scientifique n'avait pas existé. C'est en ce sens qu'il cite Macaulayan : « Sans Copernic, nous aurions été coperniciens, et sans Christophe Colomb, l'Amérique aurait été découverte (...) »²¹. Le rabattement de la découverte sur le collectif repose donc sur un scénario descriptif au conditionnel passé – si X n'avait pas découvert telle chose, Y l'aurait fait tout aussi bien – où les découvertes simultanées tiennent lieu de preuves irréfutables. La substituabilité est le passager clandestin de la simultanéité : « Comme je l'ai montré, l'hypothèse des multiples a longtemps été liée à une hypothèse parallèle selon laquelle les grands hommes de science, les génies indiscutables, n'en sont pas pour autant indispensables, même s'ils n'avaient pas vécu, les choses auraient été découvertes tout aussi bien »²². D.J. de Solla Price (1922-1983) affirmait dans un même ordre d'idée que, à la différence des artistes, les scientifiques étaient parfaitement substituables : « Si Michel-Ange ou Beethoven n'avaient pas existé, leurs travaux auraient été remplacés par des contributions complètement différentes. Si Copernic ou Fermi n'avaient jamais existé, des contributions équivalentes auraient été mises au jour par d'autres. Il n'y a, en fait, qu'un monde à découvrir »²³. La conception de Merton est la même. Les chercheurs, fussent-ils « géniaux » – le sociologue refuse toujours de mettre tous les chercheurs sur le même plan –, sont remplaçables pour « découvrir » le réel qui est, lui, immuable, toujours là : « Lorsque l'Effet Matthieu est ainsi transformé en Idole d'autorité, cela viole la norme de l'universalisme impliquée par l'institution de la science et perturbe l'avancée de la

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, 453.

²¹ *Miscellaneous Works of Lord Macaulayan*, Lady Trevelyan (ed.), New York, Harper, cité in MERTON, 1973, 353.

²² *Ibid.*, 366.

²³ PRICE, 1963, 69.

connaissance »²⁴. La sociologie collectiviste ne va pas sans une épistémologie « réaliste » ni sans dénonciations « iconoclastes », et c'est à partir de ces considérations inextricablement épistémologiques et sociologiques que s'est échafaudée la théorie mertonienne de la reconnaissance.

Quand les mertonienens prennent la mesure des choses

L'école mertonienne a été particulièrement productive. Elle a généré quelques-uns des classiques de la sociologie de la reconnaissance. Ainsi Stephen Cole (né en 1941) et son frère Jonathan (né en 1942) ont prospecté et approfondi (1973) les terrains défrichés bien des années plus tôt par Merton. Comme lui, ils refusent l'idée d'un travail scientifique effectué par une personne isolée. Pour ce faire, ils réinscrivent la personne qui fait la recherche au sein du personnel du laboratoire. Ce qui les intéresse, c'est le monde scientifique en tant que « communauté sociale » : le monde scientifique est composé d'une pluralité d'actants, tout comme sont plurielles les formes de reconnaissance qu'il est possible d'accorder à un scientifique : « En science, comme dans la plupart des autres institutions, les positions de prestige, les prix honorifiques, et la reconnaissance des pairs aussi bien que la reconnaissance par l'argent, se combinent pour former une structure de récompense intégrée »²⁵.

Les Cole différencient *trois* grandes formes de reconnaissance, que nous pourrions synthétiser ainsi : les *distinctions*, à savoir les places honorifiques dans les académies, les prix ; les *positions* qui sont associées aux places, aux chaires dans les institutions de plus ou moins grand prestige ; et les *citations*, qui sont pour les Cole les meilleurs indicateurs de visibilité et de reconnaissance dans cet univers : citer le travail d'un collègue revient à considérer, en acte, que son travail est important, fût-ce pour le réfuter. L'émergence du SCI (*Science Citation Index*), en 1961, a contribué à objectiver cette visibilité qui était jusqu'alors plus diffuse car non quantifiée. Prenant l'exemple des citations, qui est l'une des formes de reconnaissance possible, les auteurs vont tenter de caractériser, par le biais d'une enquête quantitative auprès d'un grand nombre de physiciens, la relation qui peut exister entre la *quantité* de publications publiées et la *qualité* des scientifiques qui les produisent. Ceux-ci en arrivent à la conclusion qu'il y a, *grosso modo*, une corrélation entre qualité et quantité, mais pas dans tous les cas : certains scientifiques publient peu et sont, pourtant, très cités et, inversement, certains publient beaucoup et sont, pourtant, peu cités²⁶. De telles enquêtes avaient été rendues possibles par l'apparition récente du *Science Citation Index* qui devait donner à la sociologie des sciences un nouvel essor²⁷. C'est parce que les Cole faisaient reposer une part de leur enquête sur le SCI qu'ils avaient à cœur de défendre la pertinence de cet outil. Ils répondent ainsi à la critique qui est souvent faite au SCI de ne pas faire de distinction entre les citations positives et les citations négatives : « Les citations pourraient renvoyer à des papiers critiqués et rejetés plus qu'à ceux qui sont utilisés. Il est cependant improbable qu'on critique de façon importante un travail jugé sans valeur. Si un papier présente une erreur tout en étant suffisamment important pour susciter de fréquentes citations, le papier, bien qu'erroné, est probablement une contribution significative. La

²⁴ MERTON, 1973, 457.

²⁵ COLE, COLE, 1973, 15.

²⁶ HAGSTROM (1965, 73) constatait d'ailleurs que la course à la reconnaissance connaissait là un effet pervers, celui de l'excès de publications.

²⁷ MERTON a joué un rôle important dans le développement du SCI. Cf. GARFIELD, 1980, 61.

pertinence d'une contribution ne dépend pas nécessairement de son niveau d'exactitude »²⁸. Après avoir examiné toutes les limites techniques du comptage par le SCI, ils en concluent tout de même qu'elles ne sauraient en aucun cas remettre en cause la pertinence de cet outil qui, selon eux, pouvait fournir un bon indicateur de reconnaissance : « Une des façons les plus significatives pour les scientifiques d'être récompensés est de voir leur travail utilisé par les autres scientifiques. C'est ainsi que le nombre de citations reçu par un scientifique peut fournir la mesure de la reconnaissance dont son travail bénéficie »²⁹. L'activité sociologique se confond donc ici avec une activité d'expertise, puisqu'il s'agit de prendre la mesure des choses en utilisant des instruments de comptage que l'on considère d'emblée comme pertinents. Les réserves qui sont émises à l'égard des instruments sont écartées afin de les exploiter à plein régime dans de vastes enquêtes quantitatives.

Que fait un prix Nobel ?

L'école mertonienne devait aussi fournir cet autre classique de la sociologie des sciences qu'est l'ouvrage de l'épouse de Merton, Harriet Zuckerman (1977), *Scientific elite : Nobel laureates in the United States*. La sociologie du prix Nobel est intéressante pour la sociologie de la reconnaissance en ce qu'elle livre, à la manière d'un miroir grossissant, quelques-unes des clés qui permettent de comprendre les mécanismes qui sont au principe du fonctionnement de tous les dispositifs de reconnaissance. Dans cet ouvrage pionnier, l'auteur examine, entre autres choses, comment le prix Nobel contribue à renforcer les « stratifications » du monde scientifique. Elle reprend ici bon nombre des thèmes chers à Merton, tels que le « effet Matthieu ». Son enquête vise à répondre à la question suivante : qu'est-ce qui fait qu'on obtient le prix Nobel ? Pour y répondre, elle tente de retracer certaines carrières de scientifiques. Cela lui permet d'entrevoir l'importance de la formation : bon nombre de prix Nobel ont eux-mêmes été formés par des prix Nobel. C'est ainsi qu'elle est amenée à insister sur les effets d'entraînement qu'induit le phénomène du « noblesse oblige ». Lorsqu'on a un grand professeur, on peut être tenté de se hisser à sa hauteur pour s'en montrer digne. Cette tentative de mise à niveau peut être un processus particulièrement dynamique. Par ailleurs, l'auteur constate qu'il n'existe pas de distribution au hasard des prix Nobel : dans la plupart des cas, ceux qui reçoivent le prix Nobel font déjà partie de l'élite du monde de la science. Enfin, Zuckerman revient en détail sur les caractéristiques sociodémographiques (sexe, âge, religion, origine sociale...) et tente de comprendre pourquoi certains membres de certaines communautés, telles les communautés religieuses, sont sur ou sous-représentés.

Mais Harriet Zuckerman ne s'en tient pas là : elle s'intéresse également dans son ouvrage aux *effets* du prix Nobel sur les lauréats. Il ne s'agit plus de répondre à la question généalogique et institutionnelle : « Qu'est-ce qui fait qu'on a un prix Nobel ? », mais d'examiner une voie toute différente, davantage orientée vers la sensibilité des sujets : « Qu'est-ce que ça fait d'avoir un prix Nobel ? ». L'auteur passe ainsi d'une sociologie causale de la réussite à une sociologie pragmatique qui vise à saisir les effets des récompenses sur les personnes³⁰. C'est ici que la sociologue américaine fait œuvre pionnière. Son enquête lui a permis de constater que, contrairement à ce que l'on pourrait

²⁸ COLE, COLE, 1973, 25. Cf. LATOUR, 1989, 269 : « Dans leur grande majorité, les énoncés, les articles, les chercheurs sont tout simplement *invisibles*. Il n'y a personne pour les reprendre, personne même pour exprimer son désaccord. Il semble que la plupart du temps le début même du processus ne s'enclenche pas. Les articles ne sont tout simplement pas lus ».

²⁹ COLE, COLE, 1973, 34.

³⁰ HEINICH (1999) vient de fournir une recherche équivalente dans le domaine littéraire.

penser, il n'est pas nécessairement facile de « réussir sa réussite », et ceci pour des raisons sensiblement différentes d'un individu à l'autre. Ainsi, certains lauréats se sont sentis reconnus trop tôt. Il est des lauriers qui sont lourds à porter lorsqu'ils n'arrivent pas à point nommé.

Mais les récipiendaires du prix Nobel ne sont pas les seuls qui ont à subir les effets négatifs de ce prix. Ceux qui ne le reçoivent pas, eux aussi, peuvent être affectés par leur échec, estimant qu'il existe un grand écart entre le sentiment qu'ils ont intérieurement de leur grandeur et le niveau de grandeur que le monde extérieur est prédisposé à leur reconnaître, par une sorte de « syndrome Mozart »³¹. C'est la raison pour laquelle certains scientifiques tentent d'amoindrir la tristesse de ne pas avoir eu le Nobel en relativisant la pertinence de la sélection opérée par le comité : ce n'est pas le candidat malheureux qui échouerait, mais bien le comité mal inspiré. L'affectation de la responsabilité de l'échec est donc négociée selon des besoins locaux. Compte tenu du faible nombre d'élus au prix Nobel, certains affirment qu'il n'est pas raisonnable de se donner comme objectif un prix si improbable à obtenir. Mais les choses sont ambivalentes, car si rien ne justifie qu'on consacre tout à la recherche du Nobel – c'est du moins ce que disent les acteurs – rien ne vaut, symétriquement, le plaisir et la satisfaction que l'on ressent quand on l'obtient. L'auteur constate ainsi « la tendance des lauréats à nier l'importance de leur prix tout en leur accordant du respect »³². Zuckerman remarque avec justesse que s'il est bon de se réjouir d'*avoir* un prix, il est tout à fait malvenu de *vouloir* un prix : le plaisir du prix ne peut guère se conjuguer qu'au passé ; la fierté se comprend, l'envie se condamne. Le prix est un objet hautement désirable mais ce désir, s'il existe, ne peut se laisser dire de manière explicite, sauf à risquer la disqualification : « L'ambivalence institutionnalisée en science repose sur le fait que la reconnaissance collective inclut l'importance accordée au fait que seul le travail compte »³³. Car en science, c'est la pureté des intentions qui doit prévaloir et c'est dans la totalité du don de soi à la science que s'éprouve l'authenticité de la démarche. C'est la raison pour laquelle il est parfois si difficile, pour bon nombre de scientifiques, de reconnaître que le goût de la reconnaissance peut, le cas échéant, jouer un certain rôle dans ce qui est au principe de leur activité.

Poursuivant son approche pragmatique, visant à élucider ce que fait un prix Nobel, Zuckerman constate que celui-ci crée une discontinuité brutale non seulement dans l'identité du lauréat mais également dans ses relations avec autrui : c'est la totalité du monde du chercheur qui peut s'en trouver bouleversée. L'attribution d'une récompense opère de fait une séparation et une discontinuité radicale – c'est celui-ci qui gagne et non celui-là – dans un *continuum* – la « communauté scientifique » – où celles-ci sont d'ordinaire moins nettes, du fait du caractère éminemment collectif du travail. Aussi n'est-il guère étonnant qu'un tel geste distinctif ait des conséquences dans l'entourage proche, et aussi plus lointain, de celui qui reçoit la distinction. La sociologie de Zuckerman est très sensible aux transformations des interactions engendrées par le prix : « Le prix modifie fréquemment les relations entre les collègues et les collaborateurs, les conduit à bousculer les vieilles habitudes de travail et est une occasion de redéfinir leur rôle scientifique »³⁴. La distance créée par la distinction peut se retraduire chez autrui par des tentatives d'« égalisation » qui permettent de réduire l'écart entre celui qui a été distingué et tous les autres. Cette tentative d'égalisation peut, par exemple, passer par une tentative de *rapetissement* de celui qui a été grandi par le prix : « La distance est parfois transformée en envie et en tentation de déboulonner le héros de

³¹ Cf. ELIAS, 1991.

³² ZUCKERMAN, 1977, 210.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*, 231.

son piédestal. C'est ainsi que certains jeunes scientifiques essaient parfois de se construire une réputation en démolissant le travail d'un prix Nobel – ce qu'un chimiste lauréat a appelé le "Syndrome David et Goliath" »³⁵. De même, on rapporte que certains prix Nobel ont été l'objet de critiques acerbes de la part de leurs collègues. L'équilibre du laboratoire du nobélisé est souvent totalement bouleversé, pour de multiples raisons. Ce n'est pas parce que les collaborateurs d'un patron de laboratoire savent bien que le monde de la science est structuré et hiérarchisé qu'ils voient pour autant toujours d'un très bon œil que celui-ci capitalise toute la reconnaissance. Lorsqu'on considère qu'une découverte est un produit collectif, on vit mal le fait que tout le monde n'en profite pas. Le caractère très personnalisé de la reconnaissance par les prix ne va donc pas sans tensions car celui-ci entre en conflit avec le caractère collectif et intégré de la science moderne. Zuckerman constate que l'espérance de vie des laboratoires est plus élevée lorsque les récompenses font l'objet d'un partage³⁶. Mais la plupart du temps, les distinctions ne sont pas partagées : la récompense d'un individu a pour effet d'éclipser le mérite des collaborateurs. Ceux qui veulent en découdre avec la reconnaissance de leurs pairs et acquérir une identité propre sont alors contraints de partir, faute de quoi ils sont condamnés à sentir de très près des honneurs qui leur passent, littéralement, sous le nez.

Par ailleurs, remarque Zuckerman, l'effet de légitimité de la reconnaissance induite par le prix peut être tel qu'il entraîne non pas une exacerbation des critiques mais, tout au contraire, une paralysie de la critique, laquelle absolutise le différentiel entre les personnes créé par la distinction. Si l'envie peut être pénible, son envers, l'admiration, peut ne l'être pas moins, surtout dans un univers qui met le sens critique au-dessus de tout. Et Zuckerman de citer un biochimiste : « C'est drôle. Si vous trouvez quelque chose de vraiment nouveau, les gens ne vous croient pas. Mais si moi je sors quelque chose, les gens tendent à le croire immédiatement et cela me rend triste. (...) La bonne science est ce que les gens rejettent au départ. Bien sûr, maintenant, je suis une grande autorité. Ce n'est pas drôle. Les gens sont mieux disposés à accepter ce que je dis et au moins ne le critiquent-ils pas. On ne cherche pas à corroborer ce que je fais. Auparavant, ils auraient dit : "C'est idiot, personne ne peut renouveler ça". Maintenant, je n'entends plus un mot, si ce n'est : "Nous attendons la preuve" »³⁷. L'effet de légitimité induit par la prestigieuse distinction peut générer une paralysie du jugement des collègues. Le lauréat se retrouve alors rehaussé, mais aussi isolé, à l'abri des controverses qui font pourtant tout le sel de la vie scientifique.

Entre psychologie et sociologie

Tous ces effets, constate Zuckerman, sont variables selon les personnes, ce qui ne signifie pas qu'il faille abandonner l'explication de ces phénomènes à la psychologie. En effet, il est possible de comprendre les différentes réactions des nobélisés en fonction de la position occupée par le récipiendaire dans la structure du monde scientifique : « Nous pourrions dire que l'impact du prix Nobel sur la productivité est fonction du changement de statut que celui-ci opère. Pour bon nombre d'entre eux, le prix est tout simplement le sommet d'une longue et remarquable carrière ; pour d'autres, il représente une soudaine et importante hausse de prestige »³⁸. Certains obtiennent le prix Nobel alors qu'ils sont déjà pourvus d'autres prix ou sont membres de beaucoup d'académies. D'autres, tout au contraire, n'ont pas encore été reconnus. Zuckerman constate que les chutes de production

³⁵ *Ibid.*

³⁶ *Ibid.*, 233.

³⁷ *Ibid.*, 231.

³⁸ *Ibid.*, 224.

sont fonction du plus ou moins grand prestige au moment du Nobel. Plus le prestige est grand, moindre est la chute de productivité. Plus le Nobel arrive de manière brutale, c'est-à-dire tôt, plus la chute de productivité est sévère : « Aussi bien parmi les plus jeunes que les plus vieux lauréats, l'expérience de la distinction prédispose moins au déclin que ceux qui ont été propulsés d'un coup dans la célébrité et la grandeur »³⁹. Les statistiques établies par Zuckerman sont attestées par les déclarations des nobélisés eux-mêmes. Ceux qui sont habitués aux honneurs arrivent à gérer au mieux leur Nobel, car ils possèdent déjà un savoir-faire en matière de reconnaissance. Certains se tirent ainsi d'affaire en refusant toutes les sollicitations. Ceux qui sont les moins préparés à dire « non » sont précisément ceux qui ont reçu leur prix Nobel de façon soudaine. Ce sont donc eux qui ont le plus de difficultés avec leur succès car ils se retrouvent vite submergés de demandes qu'ils se sentent obligés de satisfaire. On réussit donc d'autant mieux sa réussite que l'« écart de grandeur »⁴⁰ entre l'état initial (avant le prix) et l'état terminal (après le prix) est faible. Celui qui se voit attribuer un prix Nobel doit affronter une double extension de la renommée, d'abord, dans l'espace hiérarchique – le prix Nobel est considéré comme étant le sommet de la reconnaissance ; ensuite, dans l'espace physique – tout le monde est amené à connaître, ne fût-ce que de nom, l'identité des prix Nobel ; et, enfin, dans le temps – la vocation du prix Nobel est d'être mémorable. Il faut pouvoir supporter ces transformations brutales de grandeur et, pour ce faire, rien ne vaut l'expérience préalable.

Les effets du prix Nobel ne sont pas simples à saisir car ceux-ci peuvent être ambivalents. Même si, en moyenne, la productivité des lauréats diminue, du fait des charges et des responsabilités que le prix entraîne, cela ne signifie pas qu'elle chute toujours brutalement puisqu'elle demeure en général dans une bonne moyenne par rapport au reste de la communauté scientifique⁴¹. Zuckerman fait montre d'une grande prudence dans l'analyse des indices scientométriques : ce n'est pas parce que le nombre d'articles comptabilisés par le SCI diminue que l'activité du scientifique diminue. Elle a ainsi constaté que certains nobélisés s'évertuent à faire profiter de leur réputation à des tiers. Certains autres font des travaux destinés au plus grand public ou bien de l'épistémologie ou encore de l'histoire des sciences, qui ne sont naturellement pas comptabilisés par le SCI, ce qui explique une baisse apparente de la productivité – si l'on s'en tient au strict décompte du SCI. Un instrument de mesure ne mesure que ce que son programme de mesure autorise.

Il arrive toutefois que des chercheurs connaissent une réelle baisse de productivité. Certains, en effet, prennent appui sur leur autorité pour intervenir dans des domaines où ils ne sont pas spécialement qualifiés et s'y investissent pleinement. C'est parce que certains prix Nobel savent bien que leurs paroles ont du poids qu'ils tentent, précisément, de peser dans certains débats afin de faire valoir leur point de vue, la chose ne manquant d'ailleurs pas de soulever bon nombre de critiques.

La productivité, tout au contraire, peut augmenter lorsque celui qui reçoit le prix veut justifier par son travail et ses publications qu'il mérite bien son prix. Or cela arrive parfois, précisément quand le sentiment existe chez celui qui reçoit le prix que quelqu'un d'autre aurait pu tout aussi bien le recevoir. C'est à ce sentiment que renvoie le thème de la « chance » dans les sciences expérimentales. Cette obligation d'être grand que produit le grand prix sur celui qu'il honore est encore un effet du « noblesse oblige » : « De même que le prix Nobel peut changer le statut des lauréats et, par conséquent, diminuer leur productivité, cela peut également augmenter la productivité. (...) Bien des lauréats (...) sont persuadés que d'autres étaient tout aussi qualifiés qu'eux-mêmes pour recevoir ce prix

³⁹ *Ibid.*, 225.

⁴⁰ HEINICH, 1999.

⁴¹ ZUCKERMAN, 1977, 227.

et cela les motive pour prouver à eux-mêmes et aux autres collègues que cela était mérité. Plutôt que de se reposer sur leurs lauriers, ils sentent, comme le remarque l'un d'entre eux, "que vous voulez prouver que le prix était justifié. Vous ne voulez pas qu'on dise qu'une erreur a été commise" »⁴².

Il s'agit donc de faire durer dans le temps ce qui a été reconnu à l'instant *t* en s'assurant toujours que le futur est bien digne du passé. La poursuite du travail acharné permet alors d'assurer la continuité identitaire. D'autres pensent que, avec ou sans prix, il faut continuer à travailler pour pouvoir avoir les moyens de continuer la recherche. Et, dans ce contexte, le Nobel peut aussi entraîner de nouvelles opportunités de publications dans des ouvrages collectifs, des encyclopédies, des actes de colloques... L'effet du « noblesse oblige » peut aussi avoir pour conséquence de maintenir à un niveau élevé la qualité de la production scientifique, la chose se traduisant parfois par une baisse du nombre de publications – niveau qui demeure de toute façon au-dessus de la moyenne⁴³. Pour autant, les conclusions de Zuckerman sur le prix Nobel sont très mesurées : « Les prix Nobel, en dépit de leurs fréquents dégâts sur la productivité individuelle, ne parasitent pas grandement le développement scientifique »⁴⁴.

L'apport de la sociologie critique

L'école mertonienne a été discutée en France par Pierre Bourdieu (1930-2002, Professeur au Collège de France, Directeur d'Études à l'EHESS), d'abord, de façon incidente, dans des articles (1975, 1976)⁴⁵, puis, bien des années après, en volume (2001). Dans ces premiers articles, Bourdieu tâchait d'étendre au maximum sa théorie des champs en la mettant au travail dans le domaine de la science. L'incursion dans le domaine scientifique – toute « littéraire » puisqu'elle ne prenait appui sur aucune enquête de terrain de première main – avait pour vocation de compléter sa théorie générale des champs. Tous les univers relativement autonomes étaient, selon Bourdieu, justiciables de la même théorie, cette théorie s'évertuant à spécifier la « forme » des jeux et des enjeux ayant cours dans chacun des champs considérés. Pour Bourdieu, le monde de la science est un monde comme un autre et ce n'est « qu'en apparence » que cet univers se distingue des autres. Il s'agit d'un espace structuré de positions, traversé par des luttes et des stratégies ayant pour enjeu l'accumulation et la conservation du capital, dont la « reconnaissance », notamment des pairs, est une forme fondamentale.

Il devait, bien des années plus tard, s'attarder sur cette reconnaissance, notamment en louant les mérites d'un article de mertoniens⁴⁶ où il est question des *différentes formes de reconnaissance*, à savoir les distinctions, les positions et les citations. Bourdieu refuse de prendre ces « indicateurs » pour argent comptant, notamment au sujet des citations : « Cette recherche prend les indices de reconnaissance, comme la citation, à leur valeur faciale, et tout se passe comme si les enquêtes statistiques visaient à vérifier que la distribution des *rewards* était parfaitement justifiée. Cette vision typiquement structuro-fonctionnaliste est inscrite dans la notion de "*reward system*" telle que la définit Merton : "l'institution scientifique s'est dotée d'un système de récompenses conçu en vue de donner reconnaissance et estime à ces chercheurs qui ont le mieux rempli leurs rôles, à ceux qui ont

⁴² *Ibid.*

⁴³ *Ibid.*, 229.

⁴⁴ *Ibid.*, 230.

⁴⁵ Ces deux articles sont deux versions légèrement différentes du même texte. Dans l'approche bourdieusienne de Merton, nous ne retiendrons ici que ce qui fait problème par rapport à la reconnaissance.

⁴⁶ COLE. COLE, 1967.

fait des contributions authentiquement originales au stock commun de connaissance"⁴⁷. Le monde scientifique propose un système de récompenses qui remplit des fonctions et des fonctions utiles, sinon nécessaires (...) au fonctionnement du tout. (...) Le structuro-fonctionnalisme révèle ainsi sa vérité de finalisme des collectifs : la "communauté scientifique" est un de ces collectifs qui accomplissent leurs fins à travers des mécanismes sans sujet orientés vers des fins favorables aux sujets ou, du moins, aux meilleurs d'entre eux »⁴⁸. Et Bourdieu de poursuivre : « Très objectiviste, très réaliste (on ne doute pas que le monde social existe, que la science existe...), très classique (...), cette approche ne fait pas la moindre référence à la manière dont les conflits scientifiques sont réglés. Elle accepte, en fait, la définition dominante, logiciste, de la science, à laquelle elle entend se conformer (même si elle égratigne quelque peu ce paradigme). Cela dit, elle a le mérite de mettre en évidence des choses qui ne peuvent être aperçues à l'échelle du laboratoire »⁴⁹.

Lorsque Bourdieu conteste la signification donnée par les mertonniens aux indices du SCI, il le fait au nom d'un savoir supérieur et pas du tout afin de voir comment les acteurs eux-mêmes manipulent, soupçonnent, mettent en doute, critiquent ces « indicateurs ». Il s'interdit ainsi de voir que la dispute visant à caractériser la pertinence relative du nombre de citations vient du monde scientifique lui-même, où s'acquiert la compétence qui permet de mettre, ou non, un signe d'équivalence entre quantité (de citations, d'articles...) et qualité. Les sociologues critiques se placent d'emblée en *rivaux* des acteurs du monde scientifique sur le sens à donner à ces « indicateurs ». Le chercheur se confond alors avec l'expert. Et cette fusion ne va pas sans confusion, comme on peut le voir ici, sous la plume de David Pontille (chargé de recherche au CNRS), dans la revue de Pierre Bourdieu : « L'utilisation régulière des index s'institue en norme difficilement contestable puisqu'elle s'appuie sur des calculs réalisés avec des instruments scientifiques sur des instruments scientifiques. Elle perpétue ainsi une vision scientiste à la puissance deux. La mobilisation des index de citations comme instrument de mesure contribue à l'instauration d'une nouvelle pratique d'évaluation. (...) les critères de jugement de la qualité des contributions scientifiques se dédoublent : à l'unique authentification par la publication s'ajoute la prise en compte des citations. La signature apposée sur la publication est l'objet d'un calcul qui hiérarchise les places (dans quelle revue a-t-il publié, combien vaut cette revue, quel est son rang dans les cosignatures, combien vaut-il ?⁵⁰) ». Ici, le sociologue se laisse dicter son discours, à la fois, par l'*expert* et, aussi, par le *moraliste* dénonçant l'entrée en équivalence marchande des produits de l'esprit : « Producteurs et produits sont donc distribués sur une échelle de valeur objectivée. Elle permet d'instaurer chaque revue (et chaque article) en un produit dont on peut caractériser la valeur. Le produit devient "objectivement" comparable, substituable et échangeable : il se fait marchandise ayant une certaine cotation sur le marché académique. Le régime d'attribution n'est plus uniquement symbolique, il devient marchand »⁵¹.

La démarche critique consiste donc à dénoncer l'état des choses afin d'en faire émerger certaines en meilleur état. Dans ce contexte, la citation des personnes permet d'étayer la thèse sociologique défendue, en l'occurrence, la dénonciation de l'enfoncement du monde de la science dans l'enfer de la marchandise. C'est ainsi que David Pontille cite une biologiste : « Le gros problème de la publication, c'est que c'est devenu comme de l'argent. Ça nous fait vivre. Et c'est dommage car je pense que la publication en premier lieu est faite

⁴⁷ MERTON, 1957, 635-659.

⁴⁸ BOURDIEU, 2001, 28.

⁴⁹ *Ibid.*, 30.

⁵⁰ PONTILLE, 2002, 77. C'est nous qui soulignons. On retrouve le même type de soupçon exprimé par HEILBRON, 2002, 78-79.

⁵¹ *Ibid.*, 78.

pour faire passer de l'information. Alors je suis peut-être très utopique, mais, normalement, elle est là pour donner des connaissances aux autres. (...) De façon tendancielle, le comptage "objectif" de ses contributions contraint tout chercheur subjectif à devenir un calculateur »⁵². La citation d'une pareille phrase est effectuée non pas pour illustrer le fait que les acteurs sont dotés d'une *capacité à opérer des critiques* mettant en cause la pertinence descriptive des indicateurs, mais pour *étayer la thèse du sociologue*, à savoir qu'il y aurait un usage abusif du SCI. La parole de l'acteur n'est plus l'une des voix qui s'expriment lors d'une controverse, mais le contrefort de la thèse critique défendue par le sociologue. Tout se passe comme si les sociologues pouvaient, seuls, utiliser « pour le meilleur » ces outils, tandis que les acteurs ne pouvaient, eux, qu'en faire un usage dévoyé – « pour le pire » : « Les critères de jugement de la qualité des travaux scientifiques se sont progressivement déplacés. Le système d'évaluation collective instauré au sein des revues qui concourt à la certification des connaissances en publiant des contributions semble ne plus suffire. La qualité des travaux se juge désormais en aval de cette première évaluation par le taux de citations que reçoit l'article après sa publication. Ce déplacement de l'évaluation concentre l'attention sur le "facteur d'impact" et participe à sa consécration »⁵³. Le scepticisme des sociologues critiques face aux usages qu'ils qualifieraient volontiers de « cyniques » de ces outils par les scientifiques eux-mêmes donne une saveur un peu particulière à la critique adressée à Merton et aux mertonien, selon laquelle ceux-ci ne seraient que les défenseurs d'une « vision enchantée » de la science.

De l'anthropologie constructiviste à la sociologie compréhensive

Plus récemment, l'anthropologie constructiviste s'est intéressée de très près aux paroles des acteurs en étudiant en détail les controverses scientifiques. Parallèlement, elle a fait dépendre l'existence des faits scientifiques, jusque dans leur autonomie la plus grande, de la qualité du travail scientifique. Ce faisant, elle a contribué à fortement *valoriser* l'activité des scientifiques. C'est ainsi que Bruno Latour (né en 1947, Professeur à l'École des Mines de Paris, CSI) pouvait écrire dans un de ses textes sur Pasteur : « L'ouvrage voudrait faire comprendre pourquoi l'on peut consacrer un beau livre à un savant au même titre qu'à un peintre ou à un architecte »⁵⁴. Par ailleurs, il fait de la reconnaissance un passage obligé du cycle d'accumulation du « crédit ». Les scientifiques, affirme-t-il, sont engagés dans un processus qui vise la maximisation d'un volume de capital le plus grand possible. La reconnaissance fait partie de ce cycle d'accumulation : « L'un des avantages principaux de la notion de cycle, est qu'elle nous libère de la nécessité de spécifier la *motivation* psychologique ultime qui se trouve derrière l'activité sociale qui est observée. Plus précisément, on peut suggérer que c'est la formation d'un cycle sans fin qui est responsable de l'extraordinaire succès de la science »⁵⁵. La question des fins dernières est évacuée et la morale de l'action des personnes est peu prise au sérieux : « Peu importe ici comment le chercheur exprime ses intérêts, ou plutôt quelle partie du cycle il choisit de désigner comme fin et comme but de son action. Selon ses goûts, sa culture ou sa situation, il pourra dire qu'il travaille pour soigner des gens, pour jouer, pour manipuler des animaux, pour convaincre, pour savoir, pour gagner de la reconnaissance, pour gagner sa vie, pour l'amour de la patrie. Quelle que soit la section du cycle qu'il choisit de désigner, il faudra bien néanmoins qu'il en parcoure l'ensemble. Ceux qui veulent savoir pour savoir, savoir pour

⁵² Citée *in ibid.*

⁵³ *Ibid.*, 74.

⁵⁴ LATOUR, 1994, 9.

⁵⁵ LATOUR, 1993, 209-210. Cf. également LATOUR, 1995 ; 1996, 100-129.

gagner de l'argent, savoir pour sauver l'humanité, tous se retrouvent également tenus par les lois d'airain du cycle de crédibilité »⁵⁶.

Cette exigence de mise à l'écoute des personnes et des controverses est orchestrée d'une autre façon par la sociologie compréhensive, qui tient à se distinguer tant de l'anthropologie constructiviste que de la sociologie critique. De cette dernière, qui met en relation, d'un côté, des positions, des variables sociodémographiques (sexe, âge, origine sociale...) et, de l'autre, des prises de position, en tentant de répondre à la question : « qui fait quoi ? », elle veut se différencier car elle ambitionne non pas de qualifier les choses, mais de rendre compte de la manière dont les acteurs eux-mêmes s'y prennent pour le faire, en respectant le principe weberien de neutralité axiologique⁵⁷. Il ne s'agit plus de mesurer la grandeur des choses mais, pourrait-on dire, de prendre pour objet les choses de la mesure. Dans cette optique, il ne s'agit plus de dire, par exemple, si le SCI est efficace pour dire la grandeur des scientifiques, mais de voir comment les acteurs eux-mêmes se servent du SCI, lui accordent plus ou moins confiance⁵⁸. Car les acteurs du monde scientifique sont constamment amenés à mesurer la grandeur des choses : ce scientifique mérite-t-il un prix ? La quantité de publications est-elle la mesure de la qualité ? Le nombre de prix reçus est-il significatif ? Chaque scientifique a une idée sur ces questions, et la sociologie compréhensive se donne pour fin de mettre au jour le sens critique dont sont capables les scientifiques dès lors qu'ils ont affaire à des questions d'évaluation de la grandeur. Le déplacement est d'importance, car il implique que bon nombre d'*instruments* de description deviennent des *objets* de la description. Et dès lors qu'il ne revient plus au sociologue de statuer sur la fiabilité des indicateurs de reconnaissance, mais de voir comment les acteurs eux-mêmes traitent ceux-ci, le sociologue ne peut plus s'autoriser lui-même, dans le programme compréhensif, à faire des diagnostics de grandeur.

Par ailleurs, dès que la sociologie compréhensive se met à l'écoute des personnes afin de voir comment elles réagissent aux questions de reconnaissance, elle glisse bien souvent de la sociologie à la psychosociologie. Elle ne panique pas devant ces objets et, les trouvant tout à fait dignes d'intérêt, les examine avec attention. Lorsque la sociologie compréhensive pose la question : « Qu'est-ce que ça vous a fait de recevoir un prix ? », elle ne se trouve pas dépaycée devant ce que d'autres sociologues traiteraient avec dédain en affirmant : « Cela ne relève pas de notre discipline, nous n'en voulons pas ». La sociologie compréhensive ne se dérobe pas devant ces questions, et ne rechigne pas à faire un pas de côté vers la psychosociologie : puisque ce qui se passe dans l'intériorité des sujets dépend très étroitement des interactions avec les autres sujets, pourquoi ne pourrait-on les prendre en considération ? À partir du moment où les questions de reconnaissance laissent des traces profondes dans l'activité et l'identité des chercheurs, on ne voit pas pourquoi et au nom de quoi il faudrait les éluder.

L'ambition de la sociologie compréhensive vise à comprendre comment les acteurs du monde de la science résolvent *eux-mêmes leurs questions* : l'invention scientifique est-elle collective ou individuelle ? Les scientifiques sont-ils totalement substituables ou non ? Comment vivent-ils leur (manque de) reconnaissance ? Est-il légitime de rechercher la reconnaissance ? C'est aux scientifiques que la sociologie compréhensive compte s'en remettre pour démêler ces problèmes, qui ont pour eux un intérêt primordial, et lorsque ces problèmes sont controversés, il lui revient de décrire et d'explicitier les arguments des uns et des autres. Pour reprendre l'exemple du SCI, il ne s'agit plus, dans ce nouveau contexte méthodologique, de défendre ou d'attaquer cet « indicateur » afin de mesurer la petitesse ou

⁵⁶ LATOUR, 1996, 112.

⁵⁷ Cf. HEINICH, 1998.

⁵⁸ Cf. HEINICH, VERDRAGER, 2002 ; 2005.

la grandeur de la reconnaissance de tel scientifique – auquel cas le SCI fonctionnerait comme un *instrument de connaissance*. Il s'agit de voir comment le SCI fonctionne aux yeux des acteurs, autrement dit de voir ce que les scientifiques en pensent et, le cas échéant, en font. L'enquête montre constamment que ces acteurs – tout particulièrement d'ailleurs lorsqu'il s'agit de scientifiques, population particulièrement rodée à se méfier de la fiabilité des instruments de mesure – ont des conceptions généralement si subtiles qu'elles interdisent au sociologue de les traiter avec dédain en les qualifiant de simple « sociologie spontanée »⁵⁹.

Lorsque le sociologue interroge les scientifiques sur cet indicateur, il se rend compte que ceux-ci réagissent très différemment par rapport à la capacité de cet « indicateur », précisément, à « indiquer » quelque chose, voire à indiquer quoi que ce soit. Personne n'est d'accord sur le référent de la mesure : pour certains, l'indice de citations d'un papier dans le SCI mesure bien, fût-ce avec quelques réserves, la *qualité d'un papier* ; mais pour d'autres, il ne la mesure pas du tout : un indice de citation élevé peut être la mesure du fait que le thème du papier en question est *à la mode*. Pour d'autres encore, cet indice ne fait que mesurer l'augmentation de la *gestion bureaucratique de la science*, et ils regrettent un abus de son usage dans les commissions d'expertise. On voit donc que l'identification de ce à quoi renvoie l'« indicateur » est une activité particulièrement sujette à controverse : pour les uns, il est un *instrument de comptage* mécanique et inauthentique qui ne saurait en rien remplacer la finesse de l'évaluation que procure la familiarité d'un univers ; pour les autres, il est un *instrument de justice* qui permet, enfin, d'en finir avec le subjectivisme impressionniste qui distribue de façon arbitraire le mérite des uns et des autres. Pour la sociologie explicative qui, soit prend l'existence du SCI pour argent comptant, soit en critique le fonctionnement, la présence de controverses visant à statuer sur le pouvoir descriptif de cet indicateur est nécessairement un point aveugle. Or le projet de la sociologie compréhensive met cette dimension au premier plan, car il permet de rendre aux acteurs ce que la sociologie critique leur avait ôté : le sens critique et la capacité au soupçon⁶⁰. Et c'est pourquoi on accorde dans ce projet autant d'importance aux paroles des personnes. C'est là, en effet, que se déploie l'ensemble des raisons sur lesquelles elles prennent appui pour fonder leur jugement, et c'est donc à ce niveau que le sociologue peut, d'une manière particulièrement fructueuse, travailler⁶¹.

Ainsi, lorsque l'anthropologie constructiviste sort son revolver face au mot « découverte » – en tant qu'il renverrait à une « vision naïvement réaliste »⁶² –, elle se prive de la possibilité de comprendre pourquoi certains scientifiques, y compris les meilleurs, n'y voient nul inconvénient et l'emploient allègrement en toute occasion. Le sociologue compréhensif, en refusant de choisir son camp, en abandonnant toute posture philosophique⁶³, et en écoutant attentivement les acteurs, se contente, à titre d'exemple, de

⁵⁹ Cf. HEINICH, VERDRAGER, 2002.

⁶⁰ Pour une analyse compréhensive des dispositifs critiques fonctionnant non plus dans le monde scientifique mais dans le monde littéraire, cf. VERDRAGER, 2001.

⁶¹ Pour autant, il ne faudrait pas s'imaginer que le sociologue renonce, de façon ascétique, à tout jugement. Il lui revient de faire clairement la distinction entre deux *régimes énonciatifs* distincts, à savoir le régime énonciatif de la *description sociologique*, d'une part, et le régime énonciatif de l'*expertise technique*, d'autre part, correspondant à deux moments épistémologiques qu'il convient absolument de distinguer. Cf. HEINICH, 1998.

⁶² Cf. STENGERS, 1993, 111 : « Du point de vue de l'épistémologie constructiviste, la notion de découverte est haïssable. Elle implique en effet que ce à quoi les scientifiques se réfèrent préexistait comme tel à la construction de cette référence ».

⁶³ Là encore, les sociologues compréhensifs s'éloignent des anthropologues constructivistes – et notamment de Bruno Latour, pourtant réputé proche du terrain – car ces derniers se définissent souvent avant tout comme des *philosophes* (cf. le site Internet personnel de Bruno Latour – <http://www.ensmp.fr/~latour/> – où celui-ci s'en

mettre à l'épreuve l'hypothèse, encore très provisoire, que la conception réaliste est solidaire du collectivisme, alors que la conception constructiviste s'accommode bien de l'individualisme. En ne défendant aucune conception particulière de la réalité, il se donne les moyens de voir comment les acteurs peuvent articuler une épistémologie de la réalité (réaliste ou constructiviste), une sociologie pragmatique de la production scientifique (collectiviste ou individualiste) et un rapport spécifique à la reconnaissance⁶⁴.

Le fait que les sociologues, tout particulièrement en France, se soient, pendant de si nombreuses années, délectés de « coupures épistémologiques » et de « ruptures avec le sens commun », n'a pas peu contribué à retarder l'apparition d'une sociologie qui se refuse tant à disqualifier, au nom de la supériorité de la science, les paroles des acteurs, qu'à y adhérer au nom d'une vision passablement populiste. Les sociologues, toujours très nombreux, qui tiennent aux prérogatives héritées de la tradition critique et au prestige du magistère intellectuel et moral, ne voient pas avec sympathie les initiatives de ceux qui, désirant *comprendre* (et non pas, comme on le croit parfois, approuver ou justifier) ce que les personnes ont à dire, veulent en finir avec une sociologie sourde aux compétences des personnes. Mais la gamme de problématiques et d'objets nouveaux que la posture compréhensive fait apparaître devrait pouvoir convaincre les plus sceptiques qu'il est possible et utile de remiser tant le surplomb observationnel que l'aplomb énonciatif, lesquels brouillent la vision et empêchent l'accès à des informations de première importance. Les sociologues compréhensifs désirent prendre acte du fait que l'augmentation constante du niveau d'instruction, qui a fait exploser les compétences analytiques, critiques et *sociologiques* de tant d'acteurs du monde social, a rendu nécessaire une métamorphose de l'activité sociologique elle-même. C'est cette métamorphose que les sociologues compréhensifs veulent opérer, parce qu'elle est plus que jamais nécessaire à la fois pour l'ensemble du monde social et pour le monde scientifique, l'un et l'autre saturés de compétences critiques.

Pierre VERDRAGER
verdrager@free.fr

Bibliographie

- AUSTIN J.L., 1962 (1991), *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, Collection « Points ».
- BIAGIOLI M., 1999, Apories of scientific authorship : credit and responsibility in contemporary biomedicine, in BIAGIOLI M., (ed.), *The Science Studies Reader*, New York and London, Routledge, 12-30.
- BLANC K., 1999, *Marie Curie et le Nobel*, (s.l.), Uppsala Studies in History of Science.
- BOURDIEU P., 1975, La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison, *Sociologie et Sociétés*, 7, 1, 91-118.
- BOURDIEU P., 1976, Le champ scientifique, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 2-3, 88-104.
- BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'Agir.
- COLE J., COLE S., 1967, Scientific output and recognition : a study in the operation of the reward system in science, *American Sociological Review*, 32, 3, 377-390.

explique). Les sociologues compréhensifs, eux, ont décidé de ne pas encombrer les controverses de leurs propres conceptions de la réalité.

⁶⁴ Une telle posture peut même s'offrir le luxe de transformer l'« affaire Sokal » – controverse où il est préférable de se rendre muni d'un gilet pare-balle – en un *terrain* permettant une anthropologie comparée – qui reste à faire – de l'exigence de pertinence descriptive.

- COLE J., COLE S., 1973, *Social Stratification in Science*, Chicago-London, The University of Chicago Press.
- ELIAS N., 1991, *Mozart : sociologie d'un génie*, Paris, Seuil.
- GARFIELD E., 1980, Citation measures of the influence of Robert K. Merton, in GIERYN T.F., (ed.), *Science and Social Structure : a Festschrift for Robert K. Merton*, New York, The New York Academy of sciences, 61-74.
- HAGSTROM W.O., 1965, *The Scientific Community*, New York-London, Basic Books.
- HEILBRON J., 2002, La bibliométrie et ses usages, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 141-142, 78-79.
- HEINICH N., 1998, *Ce que l'art fait à la sociologie*, Paris, Minuit.
- HEINICH N., 1999, *L'épreuve de la grandeur : prix littéraires et reconnaissance*, Paris, La Découverte.
- HEINICH N., VERDRAGER P., 2002, *Prix scientifiques et reconnaissance : le cas du prix Louis-Jeantet de médecine et de biologie*, Genève, Fondation Louis-Jeantet de médecine.
- HEINICH N., VERDRAGER P., 2005, Les valeurs scientifiques au travail, *Sociologie et Sociétés* (à paraître).
- HONNETH A., 1992, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf.
- LATOUR B., 1984, *Les microbes, guerre et paix, suivi de Irréductions*, Paris, Métailié.
- LATOUR B., 1989, *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LATOUR B., 1993, *La vie de laboratoire : la production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.
- LATOUR B., 1994, *Pasteur, une science, un style, un siècle*, Paris, Perrin.
- LATOUR B., 1995, *Le métier de chercheur : regard d'un anthropologue*, Paris, INRA.
- LATOUR B., 1996, Portrait d'un biologiste en capitaliste sauvage, in *Petites Leçons de Sociologie des Sciences*, Paris, Seuil, Collection « Points », 100-129.
- MERTON R.K., 1957, Priorities in scientific discovery : a chapter in the sociology of science, *American Sociological Review*, 22, 635-659.
- MERTON R.K., 1973, *The Sociology of Science : Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago-London, The University of Chicago Press.
- PONTILLE D., 2002, La signature scientifique : authentification et valeur marchande, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 141-142, 72-78.
- PRICE D.J. de S., 1963, *Little Science, Big Science*, New York-London, Columbia University Press.
- STENGERS I., 1993, *L'invention des sciences modernes*, Paris, La Découverte.
- TODOROV T., 1995, *La vie commune. Essai d'anthropologie générale*, Paris, Seuil, Collection « Points ».
- VERDRAGER P., 2001, *Le sens critique*, Paris, l'Harmattan, Collection « Logiques Sociales ».
- ZUCKERMAN H., 1977, *Scientific Elite : Nobel Laureates in the United States*, New York, The Free Press.